Document generated on 07/12/2025 2:41 a.m.

Espace
Art actuel

Andréanne Godin, Réconcilier ton absence m'était impossible

Élisabeth Recurt

Number 127, Winter 2021

URI: https://id.erudit.org/iderudit/95158ac

See table of contents

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)
1923-2551 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Recurt, É. (2021). Review of [Andréanne Godin, Réconcilier ton absence m'était impossible]. *Espace*, (127), 99–100.

Tous droits réservés © Le Centre de diffusion 3D, 2021

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Andréanne Godin, *Réconcilier ton absence m'était impossible*

Élisabeth Recurt

GALERIE NICOLAS ROBERT
MONTRÉAL
11 SEPTEMBRE –
17 OCTOBRE 2020

Andréanne Godin, *Barely Above Water*, 2020. Bouleau et roche, 260 x 140 x 50 cm. Photo : Jean-Michael Seminaro.

Arpenter la galerie Nicolas Robert, lors de la dernière exposition d'Andréanne Godin, nous invite à sonder un état de deuil se référant directement à la nature. Tel que le poète et philosophe Henry David Thoreau, lui-même arpenteur à ses heures, n'en aurait pas renié le lien puisque, pour lui, la terre se définit comme une doublure de l'homme et par là même sa perte mène à une dénaturation humaine. Si Godin a passé sa jeunesse à marcher au cœur des boisés abitibiens, suivant un appel de la nature qui rappelle celui de Thoreau, c'est-à-dire de l'ordre de la nécessité, nous conviendrons que la perte, qu'elle soit d'une terre ou d'une relation humaine, est difficilement réparable. Par la présentation et la représentation d'éléments de notre patrimoine naturel, l'artiste creuse, analyse, dissèque ces états de deuil.

Les œuvres souvent composites révèlent une volonté d'économie de moyens se concrétisant par des interventions minimales et une quasi-monochromie. Lits de branches, troncs d'arbre, roches (prélevés en Abitibi) et gouaches de petit format configurent une topographie qui, à mi-chemin entre peinture, assemblage et sculpture, instaure un dialogue entre minéraux, végétaux bruts et lieux peints.

Longtemps, Godin a exploité avec finesse et hardiesse le médium du graphite, rappelant une Vija Celmins qui, dans une rigueur absolue, a donné vie aux plus subtils dégradés et aux noirs les plus denses. Dans une similaire adresse, l'usage de la gouache permet ici une grande variété de tons, du plus transparent au plus opaque, ce qui sert ses propos : échos de l'apprivoisement ou, au contraire, de la contrainte du deuil. On sent, dans ce travail minutieux, un désir de sublimation quant à la disparition des terrains d'attachement : lieux ou personnes…

Les œuvres, presque toutes installatives, jouent avec subtilité la gamme dichotomique propre à l'état de deuil : nous voici habités par une absence dont le poids peut être ressenti plus intensément que la présence même de l'objet disparu. À l'exemple de la déforestation sauvage de nos territoires, le manque met à vif la nécessité de protéger le peu qu'il nous reste. L'artiste nous entretient ici du deuil physique, matériel, mental, sentimental, mettant en jeu la perte de territoire autant spatial qu'émotionnel. Et c'est donc par la nature, et sa re/présentation, que prend naissance la réflexion sur la dénaturation, la cassure d'une complicité, qu'elle soit avec une terre ou un être cher. Jeune, Godin n'avait qu'à se rendre au bout de sa rue pour pénétrer dans une forêt boréale dévastée ensuite par l'implantation de quartiers essentiels au travail d'exploitation minière. L'installation *Barely above water (2020)* y fait référence et se dresse tel un constat : Godin a planté la cime de ce bouleau en une roche forée, récupérée sur le chantier, cette excavation permettant le futur éclatement du minerai favorisant alors le dynamitage. Dans une parfaite verticalité, cette cime illustre une survivance en période de deuil : se tenir debout. Une ligne de flottaison aux trois quarts de sa hauteur fait référence à l'équivalence de submersion entre le deuil et l'ampleur du désastre naturel qu'est une inondation. Ce marquage a été pratiqué en amputant l'écorce au couteau jusqu'à ce niveau.

D'autre part, la dichotomie entre présence et absence se lit dans la figuration d'espaces intérieurs/extérieurs et la création de paires dévoilant unicité ou rupture. Ainsi, dans les gouaches, la présence répétée de puits de lumière insiste sur l'ouverture, matérialisant simultanément l'impression d'enfermement d'un espace clos et sa respiration par l'ouverture pratiquée en hauteur, donnant accès à l'infini par la représentation du ciel. *In trying to mimic you* (2020), deux

roches noires ont été disposées l'une à côté de l'autre alors qu'elles sont toutes deux traversées d'une nervure blanche. Selon notre point de vue, le tracé apparaît soit interrompu, soit continu. L'angle de vue crée donc le trait d'union, le lien, une unicité ou, à l'opposé, met en évidence l'indépendance d'un élément par rapport à l'autre malgré sa proximité. Parmi les oppositions figurées qui favorisent un dialogue portant sur la soif de complémentarité et sur la résistance au deuil, nous distinguons la tension entre précarité/solidité. La notion de fragilité, d'instabilité s'insinue dans un jeu de dissimulation/révélation. *Standing in the Darkness* (2020) présente, élevée sur un socle, une gouache dépassant du socle sur lequel elle est posée en un équilibre précaire, flottant avec le vide. Son pourtour est peint du même noir mat que la roche disposée à ses côtés. Selon notre propre position dans l'espace, la roche cache entièrement la gouache ou en dissimule une grande partie, donnant l'illusion d'une excroissance de la roche, mettant en évidence l'artifice d'une unité. Ce système d'équilibre précaire de présentation de la gouache se conjugue d'une œuvre à l'autre : ainsi, la gouache constituante de l'œuvre *Décider d'être ici* (2020), toujours de petite dimension, se retrouve insérée par un seul de ses angles dans la mince fissure d'une roche de granit. Alors que, pour *Étreinte* (2020), un seul côté de la gouache s'insère à peine entre deux roches. Aucune de ces gouaches n'est protégée, encadrée. Cette fragilité d'exposition révèle une potentielle évanescence de représentations qui ne semblent exister que pour combler l'absence.

Andréanne Godin, *In Trying to Mimic You*, 2020. Roches, 20 x 37 x 46 cm. Photo : Jean-Michael Seminaro.

Dans la tentative de traduire l'éphémère de la nature et de nos relations humaines, Godin écrit le passage du temps, met l'accent sur le vide, que ce soit dans l'aménagement de l'espace de la galerie ou dans l'élaboration des œuvres. Ainsi, l'installation *The stages of our love* (2020) esquisse les différents états/étapes dans la transformation d'une relation et ses silences : quatre branches de bouleau installées en diagonale du mur, y prenant appui, forment une proposition se lisant de gauche à droite telle une narration : un tronc nature, un tronc pelé, puis un autre entaillé et un dernier calciné. L'espace entre chaque tronc marque le temps écoulé entre chaque stade de la relation et la distanciation entre chacun mime les silences qui rythment la transformation. Depuis ses débuts, Godin réfléchit sur la fugacité des empreintes; ainsi on se souviendra des œuvres dessinées pendant des semaines représentant l'environnement naturel de sa jeunesse, paysage à jamais disparu[1]. Reproduisant la décomposition du paysage, l'artiste en début de carrière effaçait peu à peu les dessins jusqu'à leur complète disparition.

Aujourd'hui, l'artiste porte encore en elle les indices d'une perte qui forgent son identité. Ces traces permettent à ses œuvres de témoigner de la fugacité de nos attaches, de la distanciation progressive envers la terre, dont nous sommes issus, et de celle, brutale, inhérente au deuil de nos proches. Ultimement, l'artiste interroge notre nécessité d'ancrage, de permanence.

1. Pensons à *Montagnes affectives* présentée lors de l'exposition collective *Nostalgie du présent* au CIRCA art actuel en 2010; sinon à l'exposition *Memorial for a stranger* présentée à la Galerie FOFA de l'Université Concordia en 2011.

Élisabeth Recurt est historienne de l'art, critique d'art et professeure en histoire de l'art/arts visuels au Collège de Maisonneuve à Montréal. Longtemps collaboratrice pour la revue *ETC.*, publiant des textes pour opuscules et catalogues, participant à des jurys, elle a renoué avec l'écriture fictive qui était à la base de ses performances alors qu'elle avait une pratique artistique. La littérature a donc pris en partie le relais sans restreindre son vif intérêt pour l'art public, le mode installatif et la multidisciplinarité.